

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite et fin).—CRITIQUE, La Bible en Espagne, (suite et fin). Histoire du Consulat et de l'Empire, (suite et fin).—Fin du premier volume.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

2. — Enigme.

Je suis un monstre affreux dont la grandeur étonne ;
Je vole dans les airs, je nage dans les eaux,
Et ma force dépend de celle que me donne
Ou le dieu des zéphirs ou celui des ruis-seaux ;
Dans mon rapide cours, je romps comme la foudre
Ce qui veut arrêter mes justes mouvements,
Et, grondant de dépit, je brise et mets en poudre
Les fruits qui des guérets forment les ornements.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme insérée dans le précédent numéro est "Océan."

FEUILLETON.

Prudy.

Homo homini lupus.
(NOUVEAU.)

[SUITE ET FIN.]

Le navire montait sur la pente d'une haute montagne d'eau, lorsque cet étrange changement s'opéra dans l'atmosphère. Au moment où nous atteignions la cime, le rideau de brume qui nous emprisonnait se déchira, et, comme à un voyageur debout sur la colline, l'Océan déroula à nos yeux sa plaine de neige nivelée comme un champ où a passé la faux. Les vagues s'étaient subitement couchées, le démon de l'ouragan courbait leurs têtes sous les roues de son char enflammé. L'horizon livide s'illumina d'un éclair gigantesque, le premier, le seul qui nous éblouit durant cette affreuse tourmente ; il nous montra les nues abaissées se heurtant à toucher nos vergues, comme si leurs masses allaient s'écraser sur nous. Cette sublime et terrifiante apparition disparut avec la foudre. Tandis que nous plongeions dans un abîme de ténèbres, la mer s'éleva à l'autour à une hauteur prodigieuse ; un tourbillon enveloppa le navire et le fit pirouetter sur lui-même ; l'espace retentit d'une détonation pareille à celle de cent machines à vapeur qui éclatent !... Tout craqua à bord ; les crampons de fer cédèrent, les chaînes rompirent, les deux mâts qui restaient se tordirent et se détachèrent comme des roseaux ; la nef, un instant aspirée par la trombe, bondit, puis tomba et s'engouffra terrassée !

En sentant le navire se dérober sous moi, je reculai et tombai à la renverse dans le panneau de l'escalier ; ce fut ce qui me sauva. J'aperçus alors don Manuel, qui étroitement convulsivement la roue du gouvernail, arrachée par une force irrésistible, passer en tournoyant au-dessus de moi comme une feuille sèche qu'emporte le vent. Je demeurai immobile, sans haleine au milieu du silence qui suivit cette épouvantable explosion, attendant le flot qui devait nous submerger.

Dieu pourtant eut encore compassion de nous ! grâce à la solidité de sa construction, la *Jeune-Sally* soutint ce choc suprême sans se désintégrer, et avec la trombe s'exhala le dernier effort de l'ouragan. Sentant le navire surnager et s'éteindre les mugissements du vent,

je sortis de mon trou, les membres moulus, et promenai un regard effrayé par dessus le bord du panneau. Devant moi, Gillian, pâle, les cheveux hérissés, mais droit et inébranlable comme un bloc de granit, avait repris le timon. Il était seul debout sur le pont rasé ; son œil triste à la fois et farouche, tomba sur moi ; il me tendit la main pour m'aider à sortir.

— Où sont les autres ? lui dis-je.

Il montra trois doigts et secoua la tête.

— Quoi, tous emportés !...

J'aperçus alors le Génois étendu dans un coin ; il saignait abondamment d'une blessure à la tête. Le petit Malais, à genoux à côté de lui, étanchait son sang avec sa chemise.

Et Manuel ? m'écriai-je en cherchant autour de moi.

— *Gone !* me dit Gillian en montrant l'Océan, parti !

Tout à coup l'œil du mate, dirigé sur les flots, s'agrandit et prit une expression de fixité et d'horreur qui me frappa ; il étendit de nouveau la main, sans pouvoir articuler une parole.

Je suivis ce geste, et je vis ce que j'aurais pris pour une vision, si le témoignage d'un autre n'eût été là pour attester la réalité.

Sur la crête d'une haute lame qui dominait le navire, un objet obscur ayant la silhouette humaine, agitait dans le vide ses bras désespérés. La vague avançait majestueusement comme si elle rapportait au navire la victime qu'elle y avait prise ; elle se courba même tellement près de nous, que si le bâtiment avait encore eu ses mâts, le spectre eût pu s'accrocher au grément. Sans doute en ce moment un éclair d'espoir jaillit dans le cœur du malheureux, car une parole indistincte, un cri d'agonie traversa l'air jusqu'à nous. Mais la vague vengeresse, mue par une fatalité implacable, recula en heurtant le bâtiment ; la *Jeune-Sally* s'inclina sur le côté opposé et découvrit à nu sa quille de cuivre sur laquelle la masse liquide s'abattit en cataracte furieuse. La pluie saline rejaillit sur nous ; mais quand le navire se redressa, rien ne se montra plus à la surface de la mer. Je sentis un froid mortel passer dans mes veines, et j'essuyai l'écume qui mouillait, mon front comme si elle eût été teinte de sang.

Nous nous regardâmes Gillian et moi, muets d'horreur ; il se signa dévotement.

— C'est la main de Dieu ! me dit-il ; que ses péchés lui soient pardonnés ! Une large bande jaunâtre éclaira le ciel dans le l'est.

— Tenez, continua le mate, maintenant que la punition est accomplie, voici le beau temps ; c'est la seule présence de ce malheureux qui attirait la tempête sur nous. Nierez-vous encore la Providence !

— Tout péril est-il donc passé ? m'écriai-je.

— C'est fini, mon cher monsieur, aussi sûrement que vous et moi nous sommes là, tous deux bien en vie ; cette fois, nous l'avons échappé belle ! Il est vrai que nous voilà ras comme un ponton ; mais tant que ma petite *Sally* flottera sur l'eau, je ne désespère pas de la conduire au port. Ce qui pourrait nous arriver de plus heureux, ce serait de rencontrer un navire, et dans les parages fréquentés où nous sommes, cela est très-probable.

— Quo le ciel vous bénisse et vous entende... Prudy est sauvée !

— Allez la voir et la consoler, jeune homme, la pauvre enfant sans doute a bien souffert. Mais elle est du nombre de ceux qui mettent leur appui en Dieu ; sa foi l'aura soutenue !... Ne restez pas longtemps à jaser ; vous voyez, nous ne sommes plus que trois matelots, et il nous faudra pomper rudement pour ôter à *Sally* toute l'eau qu'elle a dans le ventre. Allons, garçons, à l'ouvrage ! cria le mate à ses matelots ; le vent mollit, le ciel change ; avec tout cela, le navire a les côtés solides, et je parie qu'il n'y a pas plus de trois pieds d'eau dans la cale.

Les trois matelots, ranimés par la perspective du beau temps et la parole énergique de leur chef, se mirent à pomper courageusement. L'infortuné Malais se joignit à eux avec son sang-froid ordinaire.

— Voyez, les nuages se fondent ! s'écria Gillian d'un ton joyeux, voilà le soleil !... Hurrah pour le soleil, enfants !

Les matelots poussèrent une acclamation. Le Mexicain et l'Anglais, que j'avais complètement oubliés au milieu de tous ces dangers, allongèrent à ce bruit leurs mines blêmes et effarées par dessus les planches du roulo en morceaux.

— Charmé de vous voir bien portants, messieurs, leur dit le mate en appuyant vigoureusement sur la roue de son gouvernail. Vous vous rendriez à vous-mêmes un grand service, en donnant un coup de main à ces braves garçons qui n'en peuvent plus.

L'inquiétude me devorait ; je ne fis qu'un saut du haut de l'échelle dans la chambre de l'entrepont. Elle était remplie d'eau jusqu'à mi-jambe. Le cœur me battait si fortement que je m'arrêtai un instant pour respirer ; mon imagination, que ne distrayait plus l'imminence du danger, me montrait Prudy asphyxiée dans cette tombe mouvante. A mes premiers pas dans le crépuscule, je crus même heurter son corps poussé sur mes pieds par l'onde et ballotté par le roulis.

Je la trouvai couchée dans la cabine où je l'avais laissée enfoncée derrière les matelas. Son corps immobile, froid, semblait privé de vie ; sa main, jetée en dehors, tantôt flottait soulevée par l'eau, tantôt pendait inanimée comme celle d'un cadavre. D'abord je la crus morte, et je poussai un cri sourd de désespoir. Pourtant un léger souffle bruissait entre ses lèvres décolorées. Je touchai son cœur ; il battait calme et égal. Ce n'était pas la mort ; c'était un sommeil paisible et profond ! Epuisée par la terreur et la souffrance, le ciel lui avait envoyé cet oubli réparateur des maux, elle dormait tandis que les anges veillaient sur elle. En la contemplant, un torrent de joie reconnaissante inonda mon âme ; pourtant, je me gardai bien de troubler ce bienfaisant repos, je m'assis avec précaution au pied du lit, les yeux fixés sur ses belles paupières closes. Peu à peu l'extrême fatigue et la conscience de la sécurité opérèrent sur moi un effet semblable ; ma tête fléchit, je me laissai aller involontairement en travers de la cabine, et je m'endormis aussitôt profondément.

Il paraît que je reposai ainsi plus de trois heures. Quand je me réveillai, je me trouvai commodément appuyé sur un coussin placé

sous ma tête; une couverture de laine réchauffait mon corps glacé par mes habits imbibés d'eau de mer. Prudy était assise à côté de moi, me regardant dormir avec le sourire de caressante affection d'un jeune mère qui veille son enfant. Je pris sa main et y imprimai un baiser de respectueuse tendresse; ses doigts pressèrent les miens.

— Enfin, me dit-elle, nous nous retrouvons en ce monde!... Hélas! ami, j'ai fait en dormant un bien mauvais rêve! J'ai irrité contre toi, et j'étais morte sans t'avoir pardonné!

— Merci, répondis-je timidement, merci, Prudy!... J'ai été bien extravagant, bien coupable, n'est-ce pas?... Ma faute est de vous trop aimer, et je crains bien de ne pouvoir m'en corriger.

— Silence! ne parlons plus de cela; que cette nuit terrible nous serve de leçon; qu'elle emporte le secret de nos faiblesses!... Nous sommes hors de danger, n'est-il pas vrai!

— Oui, repris-je tristement, le danger est passé, et mon bonheur aussi!

Prudy détourna les yeux; ils tombèrent sur le couteau catalan qui avait appartenu à Manuel et qui gisait par terre; un frisson courut dans tous ses membres, ses joues blanchirent.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, j'avais oublié!... Ce misérable, faudrai-t-il donc le revoir!

— Pardonnez-lui Prudy, vous n'avez plus rien à craindre de lui; une vague l'a emporté comme un grain de sable.

La quakeresse joignit les mains et murmura une prière pour le trépassé.

Venez, lui dis-je, sortez de ce sépulcre, allons respirer sur le pont. La tempête est bien loin maintenant, et je sens aux mouvements ralentis du navire que la mer a beaucoup baissé.

Prudy était si épuisée, qu'elle eut beaucoup de peine à se tenir debout. J'étais moi-même un médiocre appui pour elle; car je me sentais les membres brisés et endoloris, malgré le repos que j'avais goûté.

En ce moment, une ombre colossale intercepta la lumière qui descendait par le panneau. La voix de Gillian nous cria avec un accent de satisfaction:

— Ah ça, êtes-vous donc tous morts ou endormis dans votre trou. Debout, paresseux, venez jouir du beau temps.

Le brave homme nous tendit sa main rugueuse pour nous hisser en haut de l'échelle. Arrivés sur le pont, nous demeurâmes un instant éblouis par la vive lumière; il nous semblait vraiment renaître à la vie et à la chaleur. Quand nous nous fîmes un peu dégourdis à la bienfaisante température d'une chaude matinée d'octobre, nous contemplâmes avec consternation les dégâts causés par le coup de vent.

La *Jeune Sally* était complètement rasée. Ce n'était plus qu'une carcasse informe. Mâts, chaloupe, drôme, cuisine, tout avait été rompu, emporté. Un côté du rouflo et la partie droite des bordages étaient désolés. Il ne restait de l'artimon et de la misaine que deux tronçons, et de toutes parts gissaient éparpillés les débris saecadés du grément; on eût dit que le navire avait été haché par la mitraille.

L'Océan, soulevé par une forte houle, roulait encore de lourdes lames massives et noires comme l'irrain, mais n'étant plus soutenues par la force du vent, elles s'évanouissaient aussitôt pour rebondir un peu plus loin, sans marche rapide, sans direction. Au ciel, un soleil jaune dardait de temps en temps son rayon maladif par les fissures des nuages, qu'entrecho-

quaient les courans contraires où se précipitaient les vents.

Prudy, appuyée sur mon bras, promenait un œil élaré sur ce pont dévasté, sur cette immensité retentissante des derniers bruits de l'ouragan. Elle aussi, pauvre femme, portait la trace des terribles bouleversements de la nuit; ses yeux creux et bleuis, ses joues tachées de pâleur, attestaient les angoisses qui avaient brisé ce corps délicat. Tandis que je la regardais avec attendrissement, je me sentis saisir et presser vivement la main: c'était Gabriel, le commis-voyageur de la rue aux Ours. Le malheureux était tellement stupéfié que sa langue se refusait à parler. Son émotion s'exprima par deux grosses larmes coulant le long de son nez rouge; j'accueillis la poignée de main du brave garçon avec une égale cordialité. Il parvint enfin à retrouver la parole; mais sa façon ordinaire était tarie; il ne put articuler que des monosyllabes. Je craignis un instant que son faible cerveau n'eût pu résister à cette longue secousse. Ce qui le frappa le plus, ce fut la mort de don Manuel.

— C'est véritablement un coup de la Providence, me dit-il à demi-voix, bien heureux pour vous, car il vous aurait assassiné!

Je jetai involontairement les yeux sur le Génôis occupé à étendre sa redingote rapée au soleil pour la sécher, et qui sillonnait son même air avec autant d'insouciance que s'il ne fût rien arrivé.

Je vous comprends, me dit Gabriel; mais celui-ci n'osera rien entreprendre tout seul, c'est l'autre qui le poussait.

— Je ne crains rien, répondis-je, la justice des hommes me délivrera de celui-ci comme la justice de Dieu m'a sauvé de l'autre; ce misérable-là est marqué pour la potence.

— Paix, me dit Prudy, il ne faut maudire personne!

Je m'informai de nos autres compagnons; la crise violente à laquelle nous échappions avait diversement réagi sur eux: en pénétrant sous le rouflo dont la voûte était crevée du côté du vent, mon pied heurta une masse étendue sur le sol, d'où s'élevaient des ronflements d'hippopotame; je reconnus le capitaine Johnson. Gillian m'apprit que le bain de mer qu'il avait reçu, lorsque sa cabane fut enlevée par les premières vagues, l'avait subitement dégrisé. Son mal de dents chronique s'était dissipé, et comme il reconnaissait volontiers la supériorité de son second, il avait bravement mis la main à l'œuvre comme un simple matelot, pendant la durée du coup de vent, puis, le péril passé, il retourna lourdement dans son abrutissement habituel. Ne pouvant boire, il avait dormi, occupation qui probablement devait l'absorber jusqu'au lendemain.

À côté du capitaine se tenait le steward consterné, les bras pendans, assis comme Marius à Carthage, au milieu des ruines de sa vaisselle. Le garde-manger avait disparu, et, sans quelques provisions fort endommagées qu'on tira de la cale, nous aurions couru grand risque d'être pris par famine. Quand au café, riz, thé, liqueurs, etc., il n'y fallait pas penser, tout était accommodé à l'eau de mer.

Je ne pus m'empêcher de sourire au milieu de tout ce désastre en apercevant les mines piteuses de l'Anglais et du Mexicain. Chassés de leurs lits par la mer, ils prirent le parti de s'amarrer tous deux solidement avec des serviettes et des mouchoirs à la portion du mât d'artimon qui se dressait au centre du rouflo. Ce parti était assurément le plus sûr, mais ils payèrent leur salut par de rudes tribulations. Aspergés à chaque instant par les torrents qui inondaient l'arrière, ballottés, heurtés l'un contre l'autre par un roulis effroyable,

ils n'avaient pas un fil de sec sur le corps, et s'envoyaient à tous les diables à cause des bosses et des meurtrissures qu'ils s'infligeaient réciproquement. A voir leurs visages blêmes, leurs membres grelottans sous les manteaux trempés qui les couvraient, leurs cheveux collés aux tempes et parsemés de bribes de paille, on eût dit des maniaques échappés d'un hôpital.

Le Mexicain me raconta son martyre de quinze heures, et finit par me demander un cigare et du feu. Son flegme paraissait fort ému de cette longue privation. Il parvint à se procurer l'un et l'autre, et dès ce moment il recouvra une impassibilité stoïque à l'épreuve de toutes les vicissitudes humaines.

— *Very glad to see you indeed*, me dit l'Anglais en me tendant gravement la main. Cette marque extraordinaire d'expansion me toucha et je m'informai de ses nouvelles. Je fus fort surpris en interrogeant son pouls de ne plus lui trouver trace de fièvre, le violent traitement hydropathique qu'il avait subi, et sans doute aussi l'ébranlement moral, l'avaient guéri si radicalement, que par la suite il n'éprouva point de rechute.

Quand nous revînmes sur le pont, Gillian, aidé de ses hommes, était parvenu à établir deux mâtereaux et une voile de bonnette à l'aide de laquelle la *Jeune-Sally*, secondée par une brise d'est favorable, put faire un peu de route. Nous parcourions en vain l'horizon d'un œil inquiet, le soir arriva sans que nous eussions découvert aucun des bâtimens si fréquens dans ces parages.

Le soleil allait disparaître, seroit comme la veille, mais avec un aspect moins menaçant, lorsque le mate s'approcha d'un air de gravité solennelle de la jeune quakeresse, et la pria de lui prêter sa Bible pour une cérémonie qu'il projetait. Elle y consentit. Gillian convoqua hautement tout le monde à l'arrière du bâtiment; les trois matelots, le steward se rangèrent d'un côté; les cinq passagers, Prudy et moi nous mîmes de l'autre. Gillian se plaça au milieu, près du cabestan, le livre en main. A ses pieds était la hache à laquelle nous devions notre salut.

Le mate nous invita au recueillement, puis, élevant la voix, prononça une prière d'actions de grâce. Son organe mâle, un peu embarrassé au début, devint peu à peu net et vibrant; il y eut un moment où ce rude marin, se rappelant la perte imminente à laquelle nous échappions, passa une main sur sa joue pour y essuyer une larme de gratitude. Il lut ensuite la prière des morts pour les âmes de ceux qui avaient péri. Tout le monde se mit à genoux et je le dis en vérité, toute rancune s'éteignit alors dans mon cœur, et je m'unis sincèrement à ces voix suppliantes qui priaient pour l'homme dont le couteau avait menacé ma poitrine.

Quand nous nous relevâmes, Prudy entonna un psaume: sa voix résonna pure et mélodieuse, interrompue à intervalles égaux par les voix graves des matelots qui répétaient les versets. Ce fut un tableau auguste et profondément touchant que celui de cet hymne de pieuse reconnaissance s'élevant au milieu du calme du soir, du sein d'un pauvre nef désertée, perdue dans les solitudes infinies de l'Océan.

— Une voile à babord! cria le matelot resté à la barre.

Nous tournâmes tous la tête dans la direction indiquée. Un petit schooner découpait le profil délié de son grément sur les derniers reflets du couchant. Il grossissait à vue d'œil. Gillian, qui l'examina avec sa lunette, nous annonça que c'était un bateau-pilote, et qu'il nous avait sans doute aperçus.

Un soupir de satisfaction dilata toutes les

poitrines ; moi seul je me sentis l'âme navrée. L'arrivée était pour nous la séparation. Cette vie d'angoisses et de périls m'avait si étroitement uni à Prudy, qu'il me sembla que m'arracher à elle, c'était m'arracher le cœur. Je la cherchai d'un œil désolé. Elle était encore prosternée à la même place, continuant mentalement sa prière. Le cri de joie des matelots ne l'avait point dérangée. En se levant, son regard se posa sur le mien avec une expression de mélancolie : elle disait adieu !

L'instant était plus proche encore que nous ne pensions. Une heure ne s'était pas écoulée que le schooner arrivait le long de la *Jeune-Sally*, se cabrant sur la houle comme un cheval de course. A sa flamme, aux grandes lettres rouges peintes sur ses deux brigantines, nous reconnûmes en effet l'un de ces audacieux pilotes qui poussent l'ardeur de la concurrence jusqu'à chercher les navires à trente lieues de large. Le commandant monta lestement à bord. Il nous apprit que nous étions à vingt deux lieues au plus, à la hauteur de New-York, et que le lendemain matin, si la brise ne mollissait pas, nous passerions les Narrows.

Une amarre fut élongée au schooner qui nous prit à la remorque. On installa tant bien que mal une brigantine sur les débris du gui et du mât d'artimon pour amortir la dérive ; heureusement la brise était favorable. Malgré tout cela, la *Jeune-Sally*, si fringante à sa sortie de la Havane, maintenant difforme et mutilée, se traînait pesamment derrière l'agile goëlette ; on eut dit un scarabée mort emporté par une fourmi.

Nous avions fait un détestable repas de biscuit et de bananes bouillies ; tous les mets étaient pénétrés de l'acre saveur de l'eau salée. Malgré la fatigue, presque tout le monde veillait. Nous étions tous réunis et groupés sur le pont ; le danger avait effacé les distances et les haines. Pourtant l'on parlait peu, la terreur palpait encore dans le sein des uns, et les autres prévoyaient des peines d'une autre nature.

La température était tiède, les étoiles versaient une lueur confuse et molle ; le monotone bruissement de l'onde divisée par l'étrave, le calme et l'harmonie de cette atmosphère plus promptement apaisée que nos âmes, contrastait étrangement avec le tumulte de la nuit précédente. Ce sont surtout ces différentes tranchées d'une heure à une autre heure qui rendent saisissante à la pensée la rapide course du temps.

J'avais fait à Prudy un siège avec les coussins les plus secs recueillis dans la chambre d'en bas. La jeune quakeresse, épuisée par tant de rudes secousses, restait plongée dans un engourdissement profond. Pourtant je voyais par intervalles ses longs cils se soulever, et sous leur ombre veloutée sa prunelle bleue briller, puis se voiler aussitôt. Pour moi, un regret indéfinissable me torturait, car j'avais le pressentiment que cette nuit était la dernière où je pourrais lui parler librement.

Je te le confesse franchement, Etienne, en ce moment j'aimais cette femme, uniquement, avec passion et sans arrière-pensée mauvaise. Si elle me l'eût permis, j'eusse été capable de renoncer à la France que vingt jours auparavant je brûlais de revoir, pour me fixer auprès d'elle et concentrer toutes mes jouissances, toutes les satisfactions de mon âme dans sa seule société. Mais sa droiture naturelle et l'expérience qu'elle avait précocement acquise à ses dépens éclairèrent mieux Prudy sur l'avenir. Elle refusa avec une fermeté invincible de me revoir. Elle repoussa avec gratitude le sacrifice de mon existence, que je ne voulais plus séparer de la sienne. Lorsqu'emporté par la

passion et comptant sur son amour, j'osai lui proposer de me suivre en Europe, elle sourit tristement mais sans colère :

— Je puis encore revenir à mon père, dit-elle, il me fera l'accueil de l'enfant prodigue. Mais si j'étais assez folle pour te suivre dans ton pays, tôt ou tard, malgré la vivacité de ton affection, tu finirais par te lasser de moi. Tu secoues la tête, tu ne peux t'imaginer cela à présent. Cela arriverait pourtant, puisqu'aucun autre lien que ta volonté ne l'attacherait à moi. On en rompt de plus sacrés ! Eh bien ! penses-tu qu'alors, deux fois coupable et deux fois abandonnée, j'irais frapper à la maison paternelle ? Elle ne se rouvrirait plus devant une telle honte. Aujourd'hui je puis encore espérer le pardon, mais plus tard il n'y aurait pas assez de châtimens pour moi, car j'aurais eu, sans en profiter, l'expérience du malheur.

— Eh bien ! rentrez donc chez votre père, mais ne pouvez-vous être une amie constante en même temps qu'une fille pieuse ? Ne puis-je donc vivre auprès de vous, respirer le même air, vous visiter quelquefois, vous rencontrer à la promenade ? Vous voir, ne pas vous quitter, c'est tout ce que je demande.

— Non, non, répondit Prudy, nous devons vivre éloignés l'un de l'autre ; ta présence autour de moi enlèverait tout le calme et la sécurité de ma vie. Tu m'es cher ; puisque cela est vrai, je ne le cacherais pas ; mais à cause de cela je ne dois point te souffrir trop près de moi. Tu n'es pas assez maître de tes passions pour que je t'accorde confiance. Tu ne voudrais point, n'est-ce pas, porter le trouble et la honte dans une maison vertueuse comme celle de mon vieux père ?...

Je baissai la tête sans répondre, car je reconnaissais qu'une optimiste espérance avait dicté mes paroles. Je me sentais coupable et j'appréciais intérieurement la justesse de ces prévisions. Prudy m'observait ; elle continua avec mélancolie :

— Enfant ! qui sait combien d'enthousiasmes semblables ont déjà battu dans ce cœur que tu m'offres sans restriction ? Qui sait combien de passions éternelles s'y sont déjà éteintes ? Combien d'autres l'ont rempli un moment, pour n'y laisser qu'un souvenir vague ou rarement évoqué ?... Va, ami, voyage, distrais ta pensée, nourris ton intelligence des trésors de la réflexion. Fais vibrer ton âme à des émotions nouvelles, et ma chétive mémoire tombera bientôt en oubli. Des goûts d'un autre ordre, l'étude, l'ambition, la soif de la renommée remplaceront ce besoin d'émotion, cette sensibilité exaltée qui te tourmente. Mon père me l'a dit souvent : la sphère où se meut notre âme change de face tous les sept ans. Elle se rétrécit du côté des sensations et s'étend du côté des idées. En vieillissant la tête se développe, mais le cœur se dessèche. Peut-être un jour ne te souviendras-tu de moi qu'à cause de la singularité de notre rencontre et des dangers que nous avons courus ensemble. Peut-être un jour ta plume ou ton crayon se complairont à te retracer ce drame où j'ai joué mon rôle...

— Ah ! Prudy, m'écriai-je, quelle idée !

— Va, reprit-elle en souriant et touchant du doigt son front, je te sais par cœur, pauvre poète !... et tu voudrais vivre dans Philadelphie, la ville des quakers, la ville des habits carrés, comme tu le dis toi-même en riant ? tu irais assidûment au prêche, aux conférences ; matin et soir, tu viendrais boire du thé, écouter des psalmes et te coucher à neuf heures, le tout par amour pour moi !... Crois-moi, il n'est pas d'amour qui résiste chez un français à un pareil régime ; tu regretterais bien vite ta patrie, tu songerais en soupirant à tant de succès et de sympathies qui t'attendaient et que tu sacrifies.

Tu deviendrais malheureux, et moi, je souffrirais plus que toi...

— Prudy, vous ne me connaissez pas, vous ne pouvez comprendre à quel point je vous chéris. Mettez-moi à l'épreuve, vous verrez !

— Je m'en garderai bien. Demain, nous nous séparons pour ne plus nous revoir. Je l'exige. Je ne te demande point un serment, les principes de ma secte s'y opposent, mais une simple affirmation me suffit. Il le faut pour mon honneur, pour ton avenir, pour notre repos à tous deux.

Cette femme avait conquis un tel empire sur ma raison, que, malgré la douleur que j'éprouvais, elle me convainquit et je promis tout ce qu'elle voulut. Je m'engageai formellement à la laisser partir seule, à ne plus chercher à me rapprocher d'elle. Puis, à peine eus-je promis, quo suffoquant de chagrin et de colère, je m'éloignai brusquement.

Nous reposâmes tous à la belle étoile, et le temps fut parfaitement doux et calme. A l'aurore, je me levai sans avoir pu fermer l'œil. Prudy dormait, mais ses yeux égarés étaient rouges et une larme furtive perlait encore au bord de ses cils.

Trois heures après, nous franchissions les Narrows. Des collines vertes, semées d'arbres itaïliers et de maisons blanches, se prolongeaient devant nous ; à gauche, Staten-Island déroulait ses pentes dorées. La *Jeune-Sally*, qui n'en pouvait mais, y fut conduite par son remorqueur, et s'y arrêta dans une eau paisible, au milieu d'une flotte de bâtimens de tous les pays. C'était un spectacle réjouissant pour des malheureux qui arrivaient brisés d'une lutte terrible avec l'Océan, que l'aspect de cette terre riante inondée de soleil. Les vergers, agréablement disposés, se groupaient autour de fabriques élégantes qui avaient toutes l'air d'être neuves. Les prairies, égayées par les troupeaux, entouraient les fermes de leurs nappes fleuries. L'homme ici régnait en maître. Chacun à notre bord trépanait d'impatience de mettre le pied sur ce sol désiré. Quant à moi, la passion avait détourné le cours habituel des sensations et dominait de telle sorte jusqu'à l'instinct de la conservation, que si l'on m'eût offert de me jeter de nouveau tête baissée au milieu de la mêlée forcée des élémens, pour y retrouver une heure d'amour et d'oubli, j'aurais accepté sans hésiter.

Une fumée lointaine raya l'atmosphère limpide de la baie d'une longue traînée bleue. C'était le bateau à vapeur qui s'approchait rapidement ; il s'arrêta près du wharf de l'île. Gillian le hêla et lui cria d'envoyer son canot pour prendre un passager, toutes les embarcations ayant été mises en pièces. Une voile s'affila le long du steamer, et deux matelots la dirigèrent vers la *Jeune-Sally*. Je regardais ces préparatifs d'un œil stupide, mes idées erraient confusément sans s'arrêter à aucun parti. Tout à coup une main toucha doucement mon bras ; je me tournai et vis Prudy : son chapeau s'enfonçait sur ses yeux, sa redingote était soigneusement boutonnée et ses gros gants gris cachaient ses mains, absolument comme le premier jour où elle parut à bord. Derrière elle Gillian portait sa petite valise.

— Adieu, me dit-elle, rappelle-toi ce que tu m'as promis.

Je ne pus faire qu'un signe de tête ; je sentis les sanglots me serrer la gorge.

— Souviens-toi de moi comme je me souviendrai de toi, continua-t-elle d'une voix entrecoupée, comme d'un ami tendre et dévoué... qui n'est plus !

— Allons, dit Gillian, voilà le canot qui attend et le steamer va partir ; dépêchons-nous.

J'embrassai Prudy sur le front ; nos larmes coulaient ; j'ai rarement, je l'avoue, ressenti de douleur plus aiguë, je crus que j'allais mourir.

Elle descendit dans la barque, ou plutôt Gillian l'y déposa, car elle était hors d'état de se soutenir ; en deux coups d'aviron la yole gagna le large. Alors Prudy se leva debout et me cria : *remember !...* puis montra un volume qu'elle tenait à la main, je reconnus mon Imitation. Elle le porta à ses lèvres et retomba sur le banc cachant son visage dans ses deux mains ; elle conserva cette attitude jusqu'à ce que le canot eût abordé le steamer. Quand elle fut montée à bord, elle s'arrêta à la porte de la chambre d'arrière pour me faire un dernier signe, puis elle disparut.

Ce départ avait été si prompt, et la fascination que Prudy exerçait sur ma volonté était si puissante que je ne songiai pas un instant à la suivre malgré elle. Mais à peine l'eus-je perdu de vue que je sentis s'élever en moi une horreur profonde pour cet infernal navire où j'avais tant souffert. Je demandai hautement qu'on me mit à terre à tout prix : les autres passagers joignirent leurs instances aux miennes, et le mate, qui paraissait n'avoir voulu que gagner du temps, n'y mit plus d'objection dès qu'il eut vu le steamer fendre agilement les eaux calmes de la baie et emporter Prudy vers New-York.

Un sloop voisin nous prêta son embarcation moyennant rétribution. Au moment où j'y faisais transporter ma malle, le Génois m'arrêta. Je me retirai avec un mouvement de répulsion qu'il comprit fort bien, car il me dit d'un ton mielleux rempli d'humilité et de calinerie italienne :

— Mon cher monsieur, veuillez m'écouter un instant : Vous croyez sans doute avoir fort à vous plaindre de moi, et j'avoue que les apparences me sont contraires ; cependant je suis bien loin de vous avoir voulu aucun mal, si vous saviez...

— Trêve d'hypocrisie, interrompis-je ; il faut que vous soyez bien impudent pour essayer de m'abuser sur ce qui s'est passé. Je ne vous demande point d'explications, gardez-les pour le juge de paix à qui je vais vous dénoncer en abondant.

Le visage de Tommaso devint livide.

— Ferez-vous cela ? me dit-il d'un ton menaçant : puis reprenant son visage humble !

— Mais non, vous êtes généreux, vous ne le ferez pas ; vous ne voudrez pas mettre dans l'embarras un pauvre diable qui a été entraîné par de perfides suggestions ; c'est don Manuel qui a tout fait ; Dieu n'est témoin que je croyais d'abord que ce n'était qu'une plaisanterie. Vous le savez bien, c'est moi qui vous ai sauvé la vie ; sans moi, il vous coupait le cou.

— Oui, jolie manière de me sauver, en effet, en me jetant à la mer !

— Je faisais semblant, mon cher monsieur, je faisais semblant ; rappelez-vous que je n'ai pas voulu ouvrir le sabord afin de gagner du temps ; sans cette ruse, Manuel vous aurait égorgé comme un poulet, tant il était enragé. Quand le roulis vous eût séparés, c'est moi encore qui lui ai persuadé de vous laisser et de retourner sur le pont ; sans moi, vous étiez perdu !

— Et la tasse de thé ? repris-je en le regardant fixement.

— C'est encore ce maudit Espagnol, il avait séduit mon petit Andrés en lui donnant de l'argent pour faire ce mauvais coup ; mais je l'ignorais absolument, mon bon signore, je l'ignorais absolument, je vous jure !

Il avait l'air si contrit, si humilié, quo je sentis la colère faire place au dégoût.

— Alléz, lui dis-je avec le mépris le plus souverain, je veux bien me taire ; je laisse à

d'autres le soin de vous punir. Un homme de votre espèce ne peut que finir mal, et vous n'attendrez sans doute pas longtemps.

Je lui tournai le dos, et prenant congé de Gillian par une cordiale poignée de main, je descendis dans la chaloupe avec les trois autres passagers. Tommaso fit mine de vouloir y descendre aussi, mais le mate, que Prudy avait informé de tout, l'arrêta et lui dit avec autorité :

— Halte-là, compère, vous ne descendrez pas à terre sans moi ; il faut, avant que nous nous séparions, rendre un petit compte de vos affaires au juge, près de qui je dois vous mener.

Tommaso fut obligé de se soumettre, et il resta, suivant d'un œil piteux la barque qui nous emportait. Je ne rencontrai plus ce misérable ni à New-York, ni ailleurs. Cependant j'appris qu'il était parvenu à se rendre blanc comme neige aux yeux du juge devant qui il fut cité à la requête de Gillian. Mon absence, ainsi que celle de la jeune Américaine, contribuèrent beaucoup à son acquittement, nos dépositions étant les seules de quelque poids contre lui. Le commis-voyageur, gagné sans doute par un cadeau, déclara qu'il ne savait rien ; et quant à Gillian, il ne parlait que par oui-dire. Le Génois, libre au bout de deux jours, acheta aussitôt et arma un lougre, dans l'intention, comme il nous l'avait déjà annoncé, de retourner à la côte d'Afrique faire la traite pour son propre compte. Mais, s'étant amusé en route à capturer un navire marchand anglais revenant de la Jamaïque, il fut poursuivi et pris à son tour à la hauteur des îles Bahama, par un croiseur de la même nation, lequel l'ayant pris en flagrant délit de piraterie, lui fit son procès le plus lestement du monde. Une demi-heure après avoir été accosté, le signor Tommaso avec son équipage, composé de quinze bandits de son espèce, se balançaient suspendus à la grande vergue de leur schooner.

— Savez-vous, me dit Gillian, lorsque trois mois après il me conta cette histoire, savez-vous qu'il ne fait pas bon à être de vos ennemis ; de ces trois coquins qui vous en voulaient, pas un n'a échappé... Oh ! il y a une justice là-haut !

Il me tardait d'effacer les derniers vestiges de ce fatal voyage. Dès que je mis le pied sur la rive, je saluai froidement mes compagnons, en leur faisant comprendre qu'à dater de ce moment nous devions rester parfaitement étrangers les uns aux autres. Libre enfin et seul, je remontai Broadway, la principale artère commerciale et industrielle de la grande cité, et, m'arrêtant au premier hôtel venu, j'y savourai avec délices, pendant huit jours, les jouissances matérielles de la vie.

Ce ne fut pas sans difficulté que je repris l'habitude de marcher sur un terrain stable, et plus d'une fois la nuit je m'éveillai en sursaut, croyant entendre l'Océan mugir à mon oreille. Le voyageur qui a été en butte aux privations, aux angoisses mortelles d'une semblable traversée, peut seul comprendre l'ineffable satisfaction qu'on éprouve à reposer, sans être secoué, dans un bon lit, et à se promener avec sécurité sur le pavé.

Pourtant une pensée unique, persévérante, vivait continuellement en moi, et dirigeait instinctivement toutes mes résolutions, tous mes mouvements. Le souvenir de Prudy brûlait mon sommeil : le jour, je m'attendais à la rencontrer au coin de chaque rue, à l'église, au théâtre, et je savais bien cependant que cela était impossible. Je ne pouvais me résoudre à m'embarquer pour France, et le devoir, ma promesse, me défendaient d'aller

la retrouver à Philadelphie. Dans cette lutte de sentimens divers, je pris un terme moyen ; ne me sentant pas assez de courage pour mettre l'Océan entre elle et moi, je restai ; mais je voulus du moins, par de puissantes distractions, rompre le charme qui me fascinait. Je résolus de visiter les merveilles de la terre célèbre que je foulais ; depuis mon enfance, j'avais soif de la connaître et de l'étudier. Mais les temps étaient bien changés, car ce fut, je l'avoue à ma honte, avec indifférence que je mis le pied sur le magnifique steamer qui devait me transporter à Albany.

Ce serait une tâche bien difficile, mon cher Etienne, que de l'écrire mes longues excursions sur l'Hudson, le long des bords de la Mohawk, aux pittoresques chutes de Trenton, et le long des rives romantiques de l'Erie, passant alternativement du bateau à vapeur aux wagons du railway ; quittant l'essor foudroyant des locomotives pour les cahots de la diligence ; tantôt glissant sur l'étréte pirogue indienne à travers les roseaux et les archipels des lacs ; tantôt poursuivant, sans jamais l'atteindre, l'horizon sans limites des prairies, sur un poney sauvage comme ceux des pampas du Sudig. J'ai dormi sous le wigwam des chefs hurons sans autre garantie que leur hospitalité ; j'ai suivi pas à pas la trace des fuites que Cooper a dépeintes dans ses Mohicans, cherchant comme lui sous les feuilles sèches des érables l'empreinte des Mocassins du Mingo. J'ai mouillé mon front à la poussière humide que lance le Niagara, sans rafraîchir l'ardeur de mon sang, et partout sous les bois, dans les villes, au sein de l'immensité du désert, malgré la lutte avec les choses, l'épuisement de la fatigue, devant les prodiges éblouissans de la nature, j'ai senti, toujours au fond de mon cœur, la plaie vivace, éternelle, me navrer par de poignans élancemens ou de sourdes douleurs. Sans cesse la même image, la même pensée s'interposait entre la nature et moi, entre la réalité et la sensation, et me rendait stupide et indifférent à tout ce qui m'entourait.

Je revins au bout de trois mois à New-York aussi malade que j'en étais parti, et *col strale fisso nel petto*, dirait Pétrarque. Une pareille situation était trop violente pour être supportée ; je songeai sérieusement à partir pour France : l'air seul de la patrie, les distractions de Paris me guériraient sans doute mieux que ne l'avait pu faire la nature, dont au contraire la contemplation solitaire avait envenimé mon mal.

Je pris en arrivant une résolution soudaine, et je fus de suite retenir et payer mon passage sur la *Ville-de-Lyon*, superbe paquebot de neuf cents tonneaux, qui partait dans cinq jours pour le Havre. Une fois lié de la sorte, je me sentis plus tranquille. Mais pourtant, quitter l'Amérique sans la revoir une fois !... c'était plus que je ne pouvais obtenir de mon courage. Prudy ne pourrait m'en vouloir d'un adieu qui devait être éternel ; d'ailleurs, autre point capital, il était impossible de retourner en Europe sans avoir vu Philadelphie : c'eût été une lacune monstrueuse dans un voyage aux Etats-Unis, et je tenais à ce que le mien fût complet. A dix pas de la *Ville-de-Lyon*, amarré au quai, le steamer de Philadelphie rugissait, hennissait, prêt à partir. Je sautai dans un canot, je jetai ma valise à bord : en deux bonds j'étais embarqué.

Rien n'est charmant comme un voyage à Philadelphie. durant les six heures qu'en y consacre, c'est une succession de points de vue les plus riens et les plus variés. Ce sont d'abord les rives du Raritan, semées de pim-

pointes maisons de plaisance, dont les frontons blancs et lisses comme de la porcelaine, se voilent de saulés et de peupliers ondoyans. Ce sont des prés coupés de canaux comme ceux de la Frise, où de loin des goelettes à la voile ont l'air de glisser sur l'herbe, au milieu des troupeaux de bœufs et de moutons. Le chemin de fer vous prend tout à coup et vous entraîne en tourbillonnant par les bois, par les champs, à travers les entrailles des monts ; puis ce sont les eaux vertes, les pentes fertiles, les larges et sinueux côtesaux de la Delaware, et sur ses deux bords la splendide Philadelphie couvrant la plaine de ses nombreux édifices et de ses massives maisons de briques alignées au cordeau. Quand je descendis sur le quai, la population revenait du prêche ; c'était un dimanche. Je fus ébloui d'abord de l'innombrable quantité de belles femmes qui remplissait les rues. Toutes avaient la taille haute et développée, des traits fins et incomparables, qui rend les Américaines de cette ville les plus attrayantes femmes du Nord. Je distinguai dans la foule, à la pâleur mate du teint, les créoles de Baltimore et de la Nouvelle-Orléans ; la grâce nonchalante de leurs mouvemens tempérant l'allure un peu empressée de la ville quakeresse.

De grands vieillards au front chauve ou blanchi, vêtus de longs habits carrés et du tricorne de Guillaume Penn, escortaient d'un pas réglé ces belles personnes. Les jeunes gens, habillés plus à la moderne, n'en portaient pas moins la cravate blanche et le frac boutonné jusqu'au menton ; leurs figures roses étaient calmes et graves. Il n'y eut pas jusqu'aux rues symétriquement coupées à angles droits, jusqu'aux boutiques, qui ne me semblassent exhaler un parfum de quakerisme étouffant pour une poitrine française. C'est pourtant une belle religion que celle qui s'appelle la religion des amis !... Je crois que je me ferais aisément quaker !

Ainsi que tu dois l'imaginer, mon cher Etienne, ma première excursion ne fut ni pour Gerard's College, ni pour l'Alm's House, ni même pour la prison pénitentiaire ; je ne me souciais guère des merveilles de l'Atlantides des Etats-Unis. Je m'en fus tout droit au bord du Schuylkill, dont les flots modestes parlaient beaucoup plus haut à mon cœur que la majestueuse Delaware avec ses souvenirs historiques. Je remontai le cours tortueux de cette rivière sous l'ombre des saules, jetant un furtif regard pardessus toutes les haies, à travers tous les treillis, grilles ou barrières qui s'élevaient à gauche et à droite du sentier que je suivais ; mais ce fut en vain que j'employai toute la journée à ma poursuite, et le soir me surprit bien loin de la ville sans que ni enquêtes, ni recherches pussent me procurer la moindre notion sur la demeure du respectable John Lyland. Prudy m'avait si bien décrit ce lieu que je croyais l'avoir gravé dans la mémoire, et c'est une des extravagances des artistes et des poètes, de croire que la nature ressemble à leurs rêveries.

Je revins assez triste à la ville, et recommençai le lendemain ma recherche aussi infructueusement que la veille ; deux jours s'écoulèrent ainsi à battre les environs et j'atteignis ainsi la veille du jour où mon paquebot devait mettre à la voile pour la France. Il fallait six heures de route pour revenir à New-York, je me préparai donc, le cœur navré, à partir de grand matin le lendemain.

Découragé, harassé de fatigue, je me dérobai vers le soir aux bruits de la ville et me réfugiai dans la solitude du Fair-Mount, charmante colline couronnée d'un lac artificiel.

C'est le réservoir où la ville puise l'eau nécessaire à sa consommation, qu'une machine à cylindres ingénieuse et fort simple, nommée le *water-work*, fait monter du Schuylkill au sommet du Fair-Mount. Une belle terrasse dallée en granit se projette jusqu'au milieu du bassin que forme en cet endroit la rivière, et un petit temple grec, soutenu par huit colonnes, s'élève à l'extrémité. Je m'assis solitairement sur l'un des bancs de marbre, regardant le paysage sans le voir et maudissant mon étoile. J'interrogeais vainement cette terre muette qui s'obstinait à me cacher le secret de la demeure de Prudy, et je reprochais déjà à la jeune quakeresse de m'avoir trompé, pour mieux se mettre à l'abri de ma poursuite. Un bruit de pas sur la terrasse me tira de ma rêverie. J'aperçus à travers l'ombre épaissie du crépuscule un vieillard accompagné de deux femmes vêtues de noir ; dans mon humeur chagrine, je me levai pour ne pas me rencontrer avec ces tardifs promeneurs. Je m'acheminai vers la ville, lorsqu'en passant auprès d'eux un léger cri me fit tourner la tête ; une jeune femme grande et svelte se détacha du groupe et marcha rapidement vers moi les deux mains tendues. Le cœur me battit ; pourtant ce fut avec difficulté que je reconnus Prudy ; ses habits de femme la changeaient tellement que je pouvais à peine en croire mes yeux. Elle me parut plus grande, plus âgée, plus noblement belle que je ne me l'étais imaginé, et quand elle me pressa cordialement la main entre les siennes, je me sentis pris de je ne sais quel respect timide que n'autorisait guère sans doute notre intimité passée, mais que l'on éprouve instinctivement pour les femmes lorsqu'on les sait dignes d'estime.

Prudy, au contraire, parut joyeuse de me revoir et parfaitement à l'aise. Elle m'entraîna aussitôt vers l'homme qui l'accompagnait, et je me trouvai en face de l'un des plus beaux vieillards que j'eusse jamais rencontrés. Sa taille haute et droite, sa physionomie ouverte et respirant la probité lui donnaient un air d'autorité irrésistible.

— Mon père, lui dit Prudy, voici le gentleman français dont l'amitié et la protection m'ont été d'un si grand secours durant mon voyage.

Le docteur Lyland me tendit la main à son tour :

— Ami, me dit-il, tu as été bon et généreux pour ma famille, je t'en remercie. Je suis aussi que tu es brave, c'est le caractère de la nation ; si tu as besoin d'aide ou d'amitié, dispose de moi, je suis prêt à te servir.

Je remerciai le quaker de ses offres obligées, et lui appris que devant partir sans faute le lendemain matin, je ne pouvais en profiter. En parlant ainsi, je regardai Prudy ; elle ne parut point émue ni même étonnée.

— Je suis fâché que tu parles si promptement, me dit le vieillard ; j'aurais été content de te voir plus à loisir ; ma fille m'a parlé avec éloge de ton instruction et de ton caractère. Tu aurais peut-être bien fait d'étudier davantage ce pays avant de le quitter. Il y a de bonnes leçons à recueillir parmi nous pour votre vieille Europe, quoique pourtant l'esprit de corruption fasse ici de grands progrès. Du moins accorde-nous cette soirée, puisque tu peux en disposer.

Je ne demandais pas mieux, et le bras de Prudy fut à l'instant sous le mien. Le vieux Lyland marcha devant nous, donnant la main à sa plus jeune fille, qui avait environ quatorze ans, et qui était si pénétrée des rigides principes de sa secte, que la curiosité féminine

ne la fit pas se retourner une seule fois.

J'étais secrètement dépité de la tranquillité avec laquelle Prudy avait accueilli la nouvelle de mon départ si prochain. J'avais compté sur la surprise, l'attendrissement, le trouble d'une passion mal endormie, je ne trouvais rien de tout cela. Je lui dis après un moment de silence :

— Vous me pardonnez donc d'avoir manqué à ma promesse ?

— Tu as bien fait ; je t'avoue que j'aurais eu du regret à ne pas te revoir avant ton départ.

— Et si je ne parlais pas ?

— Je crois trop à ton honneur pour le supposer. Si tu ne devais pas réellement partir, tu ne serais pas venu ici.

— Et si pourtant, malgré une absence de trois mois, malgré tous mes efforts pour vaincre le sentiment qui me domine, je n'avais pu réussir à l'étouffer. Si je vous aimais toujours, Prudy, avec le même entraînement qui m'a fait vous dévouer mon existence, me repousseriez-vous encore ? Voudriez-vous m'exiler loin de vous ?

— Laissons-là ces folies, répondit froidement la jeune femme ; tu m'affliges en parlant ainsi. Nous ne sommes plus à bord, au milieu des circonstances exceptionnelles qui m'ont contraint à sortir des convenances imposées aux femmes. J'ai honte d'y penser, et j'ai souvent regretté que nous nous soyons connus de cette façon. Puisque le hasard nous réunit, et que c'est pour la dernière fois, ne troublons pas ces momens par de pénibles souvenirs.

— Vous êtes donc heureuse maintenant ? Rien ne manque à vos désirs ?

— Jamais la paix de la famille ne m'a paru si douce ! Mon seul vœu est de vivre toujours ainsi et de ne quitter jamais mon bon père. Quand je suis revenue en pleurs me mettre à genoux devant lui, il m'a vue si repentante que pas un reproche n'est sorti de sa bouche. Il m'a relevée en m'embrassant ; j'ai repris ma vie d'autrefois comme si rien absolument n'était venu l'interrompre. Mets-toi à ma place : est-ce que tu voudrais répondre au pardon par une seconde faute, récompenser cette inépuisable confiance par une nouvelle ingratitude ?

Je me tus ; cet appel à ma conscience était direct, et je vis qu'en effet je n'avais rien de mieux à faire qu'à m'éloigner de Prudy. Je compris que ses principes de vertu et de religion, surpris par le choc imprévu des événemens, ébranlés un instant par l'assaut des passions, s'étaient avivés et fortifiés en se retrempeant à la source où elle les avait puisés. Cette pauvre âme tourmentée s'était reposée à l'ombrage paternel ; elle s'était raffermie en y retrouvant la paix de ses jeunes ans et le contentement inséparable d'une vie honnête et recueillie.

Toutes ces illusions me vinrent à la fois et détruisirent les illusions que mon incorrigible vanité m'avait inspirées. J'eus honte à mon tour de lui parler du passé. Pourtant, il m'en coûtait, et un soupir m'échappa.

— Tu parais triste et découragé, me dit Prudy en appuyant affectueusement sur mon bras. Pourquoi es-tu ainsi, au moment de revoir tes amis et ta patrie !

— Parce qu'en quittant ce pays, j'emporte un désenchantement de plus. J'ai cru follement à votre amour, Prudy, et je vois maintenant combien je me suis abusé.

— Hélas, ami, me dit elle en souriant, ne seras-tu donc jamais raisonnable ; que veux-tu de plus que la sainte et vive amitié que je conserverai toujours pour toi ? N'as-tu donc pas encore assez d'expérience de la vie pour comprendre combien une affection calme et

pure est préférable aux turbulentes émotions, aux âpres jouissances de cette fièvre d'un moment que les hommes d'imagination appellent l'amour ? Sonde ton cœur, ami, et au fond de ce sentiment que ta faiblesse te fait croire insurmontable, tu ne trouveras que l'égoïsme.

— Ah ! Prudy, m'écriai-je avec amertume, vous me méconnaissiez comme je vous ai méconnue !... Mais non, pourtant, le souvenir est là qui vous montre à ma pensée toute autre que je ne vous vois aujourd'hui. Qui peut vous avoir changée à ce point !

Prudy me montra du doigt le ciel et le vieillard qui nous précédait d'un pas ferme et digne.

— La pensée de Dieu, dit-elle, et l'exemple de mon père !

Nous arrivions en ce moment devant le perron de la maison du docteur, située à une portée de la ville. Je fus introduit dans un petit salon propre et rangé, où nous primes le thé. La soirée s'écoula rapidement dans les détails d'un entretien attachant. Le vieux Lyland possédait une instruction, sinon variée, du moins substantielle. Sa droiture et sa simplicité pleine de sens lui faisaient envisager les choses d'une façon toute primitive et imprimaient un caractère d'originalité naïve à ses jugemens. Il traitait sa fille avec une tendresse mêlée de dignité, et paraissait avoir complètement perdu la mémoire de son absence et de la faute qui l'avait causée ; mais Prudy, par sa soumission attentive et son extrême réserve, témoignait assez que, pour sa part, elle n'avait rien oublié.

On parla musique, je demandai à Prudy la vieille romance si populaire : *sweet home*, etc. ; la jeune femme ne se fit point prier et se mit au piano. Elle chanta d'une voix si touchante cet air mélancolique, qu'en contemplant ses grands yeux bleus levés au ciel, son profil d'ange encadré dans les boucles négligentes de ses cheveux châtain, je sentis un regret désespéré me mordre le cœur. Mes yeux se mouillèrent, ma vue se troubla, et me penchant vers elle, je balbutiai à son oreille je ne sais quelle parole passionnée. Prudy rougit jusqu'au cou, ses paupières battirent vivement, la voix lui manqua subitement. En ce moment une main me toucha l'épaule et la voix grave du vieux Lyland résonna comme la trompette du dernier jugement.

— Tu n'es pas marié, n'est-ce pas, mon fils ?

Je murmurai quelques paroles sans suite, tandis que Prudy, pour cacher son émotion, fouillait dans les cahiers de musique ; le vieux docteur continua :

Assez comme cela, la musique est un art dangereux qui ébranle les cœurs et réveille les passions. Nos aïeux étaient plus stricts et ne la permettaient que dans les temples, pour louer Dieu. Allons, ma fille, la prière du soir, et laissons à ce jeune homme le temps de prendre un peu de repos, puisqu'il doit se rembarquer de grand matin.

Prudy obéit et lut à haute voix un chapitre de la Bible, puis récita un psaume dont son père et sa sœur lui renvoyèrent les versets. Ensuite, ils adressèrent au ciel une fervente prière pour appeler sa protection sur tous ceux qui souffrent sur la terre. En parlant des voyageurs exposés aux colères de l'Océan, la voix de la jeune femme trembla légèrement et elle s'interrompit un instant.

Je me levai enfin ; il me fallut pour cet effort une grande fermeté, car je sentais le cœur me manquer. Prudy était fort pâle, pourtant elle semblait si tranquille que son sang-froid me donna du courage.

— Bonsoir, mon fils, me dit le quaker, que Dieu bénisse ton voyage et réalise tous les

vœux que nous faisons pour ton bonheur à venir.

Il ouvrit les bras et je m'y précipitai comme dans ceux d'un père.

— Reviens nous voir un jour, continua-t-il, cette terre est hospitalière pour ceux qui sont bons, et productive pour ceux qui travaillent. Si jamais tu te trouves seul au monde, n'oublie pas qu'il y a ici pour toi une famille.

— Oui, reprit Prudy de sa voix douce et pénétrante, un bon père et une sœur. Elle me tendit sa main que je baisai.

— Donne-lui donc le baiser fraternel, me dit en souriant le quaker.

J'effleurai de mes lèvres la joue de Prudy. Tout à coup elle s'échappa et revint presque aussitôt un livre à la main.

— Je n'ai point oublié, dit-elle, nos discussions au sujet de la morale, et tu sais que je te trouvais souvent trop indulgent pour ce que le monde appelle des concessions nécessaires. La société où tu vas vivre, mon frère, si j'en crois tes récits, ne se soumet pas très-rigoureusement à ce qui est uniquement droit et juste. Je veux donc te donner, avant de partir, un guide sûr qui nourrira ce qu'il y a en toi d'instincts généreux, et te rappellera en même temps les amis dévoués que tu laisses ici.

Je pris le volume : c'était *l'Essai sur les principes de morale et les droits individuels et politiques des hommes*, par Jonathan Dymond, l'une des lumières de la secte des Amis.

Un moment après, j'étais seule dans la rue obscure, retournant machinalement le livre entre mes mains, les yeux fixés sur les deux fenêtres éclairées de la maison. Je les vis s'éteindre successivement sans qu'une main furtive vint soulever le coin du rideau : une Espagnole ou une Française n'y eussent certainement pas manqué. Je regagnai à pas lents mon hôtel de Chesnut-street. Le lendemain, après un de ces déjeuners silencieux qu'exécutent à la hâte 150 voyageurs réunis dans la même salle, dès que le gong retentissant eût annoncé le départ, je sautai sur le bateau à vapeur et vis s'ouvrir encore une fois devant moi les eaux vertes de la noble Delaware.

Quand je touchai le quai de New-York, les matelots, grimpés sur les vergues de la *Ville-de-Lyon*, s'occupaient activement à déferler les voiles. Une brise favorable fraîchissait à l'ouest, un gai soleil souriait sur la baie, tout était prêt pour appareiller ; je n'eus que le temps de sauter sur le navire où mes effets avaient déjà été transportés. Une heure après, le puissant paquebot fendait l'Atlantique, la proue était tournée vers la France, la France que je rêvais ! à laquelle j'aspirais depuis six ans d'une vie errante, et à qui je tournais le dos mélancoliquement assis sur l'arrière du bâtiment. Ma pensée était loin d'elle, et mes yeux ne pouvaient se détacher de cette terre étrangère, où pourtant tout m'était indifférent, hormis un seul être !

Quand le rivage eût disparu sous l'horizon, mon regard s'abaissa sur le sillage tournoyant dont chaque vague semblait emporter en fuyant une parcelle de mon âme, et je me livrai à d'amères réflexions. Je me disais que cette lutte perpétuelle contre nos penchans, que la société nous impose, lorsqu'ils se trouvent en opposition avec les lois, n'était réellement qu'un absurde préjugé, un sacrifice odieux de notre bonheur individuel ! Je me demandai si ce qu'on appelle la raison était bien la raison, et si la voix instinctive du cœur ne méritait pas mieux d'être écoutée ? S'il n'était pas plus simple de s'aban-

donner à cet irrésistible élan de la nature qui, pareil à l'instinct physique de conservation, pousse notre âme à la possession de la félicité ?

Enfin, de paradoxe en paradoxe, je me demandai si le hasard n'était pas une sagesse de la Providence plus profonde et mieux entendue que tous les calculs de l'humanité ? Puis, passant à l'application, le cœur d'une femme telle que cette adorable Prudy que je quittais sans retour, n'était-il pas un trésor inestimable bien au-dessus de tout ce que poursuit l'ambition des hommes ? Belle, aimante, instruite, la sainte loyauté de son caractère et sa triste expérience de la vie lui faisaient désormais un sûr rempart contre la séduction. Il est vrai qu'elle était mariée ; mais la séparation est chose usitée aux Etats-Unis ; l'inconduite, l'abandon de son mari laissaient à Prudy toute liberté à cet égard. D'ailleurs un aussi mauvais sujet avait cent chances de plus qu'un autre de se faire casser la tête, ou de mourir d'une façon quelconque. Alors, une fois veuve ou divorcée, qui empêchait qu'une affection persévérante comme la mienne ne reçût sa récompense !... — Mais non ! m'écriai-je en me frappant le front, elle ne m'aime point !... J'ai fait un rêve sur ce navire ! ce fut pour elle le délire d'un instant ; aujourd'hui, Dieu et son père ont seuls place en son cœur !... Un mot d'elle m'eût fait rester à jamais à ses côtés ; elle le sait bien, et elle ne l'a point prononcé !... Quelle folie aussi de me passionner pour une quakeresse ! En me dépitant ainsi, je froissais les feuilles du volume de J. Dymond, que Prudy m'avait donné. Quelques mots espagnols écrits au crayon à la hâte sur la dernière page frappèrent mes yeux. Il y avait :

Tuya por siempre !

“ A toi pour toujours !... ” Et je suis parti !

Là finissait le récit de Léon Duval. Le mois dernier, après un long silence, j'ai reçu enfin de ses nouvelles. Il s'est fixé à Philadelphie, où son talent reconnu lui a valu de nombreux travaux ; et comme il arrive souvent (soit dit en passant à l'éloge de la Providence) pour les choses qu'on désire avec ardeur et constance, le vœu secret de son cœur s'est enfin réalisé.

Le mari de Prudy s'était réfugié à Baltimore pour se dérober à ses créanciers ; il imagina de mettre à prix la liberté de sa femme, et offrit de se séparer d'elle juridiquement, moyennant le paiement de ses dettes les plus criardes. Le docteur Lyland accepta la proposition avec empressement, et, depuis deux mois enfin, Prudy était libre. Dans quelques jours, m'écrivit Léon, elle sera ma femme !... Il ne me dit pas s'il compte se faire quaker ; mais il croit fermement au bonheur pour le reste de ses jours, et cette foi-là en vaut bien une autre !

A. DE JONNES.

Le Commerce.

CRITIQUE.

La Bible en Espagne.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Vous avouerez sans peine que de pareilles scènes étaient bien faites pour donner à George Borrow quelques doutes sur l'opportunité de sa mission évangélique. En effet, le temps était-il bien propice à l'accomplissement d'une pareille entreprise ? Ce royaume malheureux, exposé à tant de fureurs abominables, avait-il donc l'esprit assez calme pour comprendre et pour lire avec joie, avec profit, les sept cent deux mille mots que contient la Bible, et les

cent quatre-vingt dix-huit mille mots que renferme le Nouveau-Testament (1)? Cette Bible anglicane jetée au milieu de tant de passions excitées outre mesure, n'est-ce pas là un de ces outils dangereux et téméraires dont on ne peut se servir sans danger qu'en temps de paix? Notre missionnaire hésita un instant; volontiers eût-il remis la partie à des temps plus heureux, mais la Société biblique, interrogée par son représentant en Espagne, répondit que toutes les heures étaient bonnes pour travailler à la vigne du Seigneur. En conséquence, George Borrow quitte Madrid où véritablement il n'y a rien à faire de tant soit peu chrétien, et il s'en va à Cadix. A peine arrivé, il entre chez un libraire de l'endroit, et il lui montre un Evangile récemment imprimé à Londres. Le libraire admire beaucoup le format, le papier, l'impression.— "Mais Monsieur, disait-il en lui rendant son livre, ça trouvera peu de débit chez nous!" — Sa mission n'est guère plus heureuse à Séville, pourtant il eut la joie d'apprendre que six exemplaires s'y étaient vendus: six exemplaires, et notre homme se glorifie en songeant sans doute qu'il est écrit: *Aquas appendit in mensurâ* (il distribue les eaux de ses grâces avec mesure), avec tant de mesure, en effet, qu'il ne vendit pas un seul exemplaire de la Bible pendant quinze grands jours passés dans l'ancien pays des Maures. Les bords du Guadalquivir n'avaient guère une disposition plus prochaine à écouter le tambourinage de George Borrow. Tout était sens dessus dessous à Cordoue, on s'attendait à chaque instant à voir don Carlos entrer dans la ville. Donc à Cordoue il n'y eut même pas moyen d'être évangéliquement. Ce que voyant, don George reprit la route de Madrid, car l'Esprit lui avait dit en chemin qu'il y avait une façon très simple d'obtenir la permission de fabriquer et de vendre la Bible en Espagne. Rien de plus simple en effet: c'était de se passer de la permission. Aussitôt, et sans autre précaution préalable, la traduction espagnole des Saintes-Ecritures est tirée à cinq mille exemplaires, en un beau tome in-8°; mais une fois la Bible tirée, il faut en trouver le placement et le débit, car voilà toute son ambition, les vendre, et puis *savez qui peut!* A peine sa Bible est-elle imprimée, M. Borrow recommence son noviciat de grand chemin. Job l'a dit: "Ceux qui servent le Seigneur ne peuvent pas rester en place" (*qui serviunt ei non sunt stabiles*), donc il faut marcher toujours. Notez bien que la guerre civile était partout; Cabrera parcourait la campagne à la tête de dix mille chrétiens qui n'avaient jamais entendu parler des Saintes-Ecritures. Etre seul pour vendre cinq mille Bibles, la tâche était difficile! Aussi notre Don Quichotte protestant veut-il avoir son écuyer biblique, son Sancho Pança évangélique; tant il est vrai que, de toute nécessité, les deux font la paire et que l'enthousiasme n'a rien à perdre à se trouver en compagnie avec le bon sens.

"Avant de tenter les aventures d'un voyage si rempli de périls, il me fallait un domestique fidèle et intelligent. Je rencontrai un certain Grec, Antonio Buchini, natif de Péra la Belle, qui était à la fois valet de chambre, cuisinier, négociant, bon et digne garçon à l'avenant." Quand tout fut prêt pour leur départ, nos deux aventuriers se mirent en route pour parcourir les mêmes sentiers parcourus par le chevalier de la triste figure et par son imperturbable écuyer; seulement l'Anglais et le Grec (étrange association d'idées et de fortune) étaient un peu mieux

(1) Le compte en a été fait dernièrement dans un des numéros de la *Revue de Westminster*.

montés que Don Quichotte et Sancho: "J'ai vais acheté pour moi un bel étalon andaloux, mais quand je voulus m'en approcher, l'animal rétif se mit à pirouetter avec une si grande vélocité, qu'Antonio s'écria: "C'est un mauvais signe, mon maître, c'est un mauvais signe; si vous m'en croyez, nous ne partirons pas aujourd'hui." Pour toute réponse, je saisis la bride du cheval, et, sans tant en selle, je m'écriai (véritable chanson de bohémien):

"Ainsi disait le bon Rommany Chul,
"Lorsqu'il tient en main son cheval."

Une fois en selle et le bissac bien garni de la nourriture de l'âme et de la pâture du corps, ils s'en vont, pleins de leurs voies (*vis suis replebitur stultus*), un peu à la volonté du ciel et de leurs montures, et ils arrivent à Salamanque, la patrie du fameux bachelier; on y respire un air de vieux saint, de vieux foin et de vieille science théologique digne des plus beaux jours de Charles-Quint et de Philippe II. A Salamanque, nous déposons quelques unes de nos Bibles chez le libraire de la ville, et nous les annonçons, en véritables lecteurs du *Times* et du *Standard*, par une bonne réclame dans le journal de l'endroit:—"Ce livre est destiné au peuple espagnol par la Société biblique de Londres, qui l'a fait imprimer à ses frais, pour annoncer le Christ crucifié!" En même temps on affichait la Bible aux quatre coins de la ville, mais sans réveiller, ce me semble, beaucoup d'acheteurs. Au sortir de Salamanque, et après avoir marché tout le jour, nos deux hommes de bonne volonté s'en vont frapper, non pas à la porte d'un château ou d'une hôtellerie, mais plus sages et mieux avisés, ils vont frapper à la chaumière, habitée par le curé du village. Ici même don George eut un désappointement dont il convient d'assez bonne grâce. Un curé si voisin de Salamanque! don George s'attendait à rencontrer un gros bonhomme tout emmusqué d'hypocrisie, un visage plénier, véritable lumière de l'église, un *mange-peuple*, pour tout dire; au contraire, il est reçu par un bonhomme de curé, bienveillant, modeste, charitable, ne cherchant pas midi à quatorze heures, et se souvenant que ce mot fougueux: *la scolastique!* a pour racine un mot grec (*skolé*) qui veut dire loisir. Le bon curé reçut en toute hospitalité le marchand de Bibles, sans songer à fermer sa porte à l'hérétique qui avait soif, qui avait faim.

"Le bon curé vint lui-même pour nous introduire dans sa petite salle: son accueil fut plein de grâce et d'emprassement; il vint dans cette mesure en compagnie d'un jeune chat et d'une vieille servante. En un clin d'œil, la table fut couverte de gâteaux et de confitures: "Je rends grâce à Dieu, dit le vieillard, qui me fait assez riche pour vous offrir ce modeste repas. Tenez, dans cette bouteille, vous trouverez du genièvre que je conserve depuis trente ans. Buvez-en tant qu'il vous plaira, mes hôtes, car pour moi je ne bois que de l'eau." Epuisés que nous étions, une nourriture un peu plus substantielle nous eût fait grand plaisir; mais le digne prêtre était pris au dépourvu; le miel de ses abeilles était mangé, les passans indiscrets n'avaient pas laissé un seul fruit dans son jardin; heureusement que ses poules avaient pondu le matin même et que sa cheminée avait conservé un morceau de lard enfumé. Le digne homme était cependant à l'abri de la misère, car il dépensait à peine la huitième partie de son revenu pour ses besoins personnels, le reste était consacré à des œuvres de bienfaisance. Ami du pauvre, jamais l'indigen-

"ce ne revenait de l'humble presbytère les mains vides; le voyageur égaré, le mendiant affamé, étaient sûrs d'être accueillis du bon curé de l'ituegua; le bon homme eût donné même son dîner au malheureux, qui revenait au départ quelques *posetas* pour continuer son chemin!" Que pensez-vous de ce *fanatique*, de ce *superstitieux*, de ce *demipâten*, pour parler comme les philosophes et les littérateurs de la Bible à tout prix?

Il me semble que si ce curé-là n'est pas très versé dans la science des Saintes-Ecritures, sa conduite est toute au moins évangélique; il ne sait peut-être pas la parole, mais avouez qu'il obéit à l'esprit du livre? M. George Borrow parla avec reconnaissance de ces bonnes gens, il n'en parle pas avec assez de respect. Vendre la Bible, c'est très beau, sans doute; mais donner pour rien le pain de l'Evangile, avouez que c'est encore mieux?

Il ne suffit pas de déclamer contre le prêtre catholique, encore faudrait-il imiter la persévérance de son zèle et le courage de sa charité. Par exemple M. George Borrow raconte dans un autre chapitre de son livre que tout au fond de la Galice, on lui montre l'hospice des lépreux.—"Voilà l'hospice, me dit mon guide, en me désignant du doigt deux ou trois misérables cabanes; voulez-vous entrer?" A cette proposition saugrenue, notre prédicant se contenta de jeter son aumône à ces malheureux;—"Je leur criai en m'éloignant au plus vite: Dieu vous bénisse!" Au contraire, faites passer en ce lieu misérable, un prêtre catholique, quel qu'il soit, il y entrera d'un pas ferme; il se croirait déshonoré devant les hommes et perdu devant Dieu s'il jetait, de loin, à ces infortunés, sa bénédiction et sa pitié!

Les plaines de la Vieille-Castille, c'est l'infini joint au sublime. Notre missionnaire s'en va d'un lieu à l'autre, par petites reposades. Si le ciel est bleu, la route est belle. Le chêne et le sapin prêtent leur ombre à ces magnifiques sentiers que bordent au loin les hautes montagnes. Au fond d'une immense vallée se tient Valladolid, où nous sommes passés plus d'une fois à la suite de maître Gil Blas. Le libraire de cette savante cité pourrait s'appeler épicier-libraire, car il vend de tout et même des livres. M. George Borrow fit afficher sur les murs de la ville: *le Livre de Vie*, et grâce à ce titre singulier, dans un pays comme l'Espagne, il vendit beaucoup de Bibles. Mais, à le bien prendre, n'est-ce pas là une ruse de jésuite ou d'*impresario*, quand le comédien ambulante annonce *Zaire* sous ce titre: *le Turc Jaloux*, et *l'Èdipe* sous ce titre: *la Femme et l'Inceste!* Mais, direz-vous, nous semons la parole de vie! Nous faisons rayonner la lumière! Nous sauvons tout un peuple! L'Esprit-Saint intercède pour nous; *spiritus interpellat pro nobis gentibus inenarrabilibus!* Nous affranchissons une nation! nous vendons au coin des carrefours, à tant la ligne, la Foi, l'Espérance et la Charité.

Dans la ville de Léon, qui avait pour son évêque ce furieux évêque de Léon, le plus intelligent des idiots de l'Espagne, le protecteur et l'ami de D. Carlos, notre missionnaire rencontra enfin quelque résistance à sa publication presbytérienne. Ce n'était pas la persécution, ce n'était pas le martyre, non certes; c'était des rumeurs, des agitations, des inquiétudes qui amusèrent le voyageur. A la fin, il avait rencontré sa bataille contre les moulins à vent; la Bible était dénoncée par les prêtres du royaume de Léon comme un livre dangereux: "Ils voulaient même tenter un procès au digne libraire qui avait été assez hardi pour accepter un dépôt de mes Nouveaux Testaments; mais les Tribunaux n'ô-

« taient guère en position de rien juger, pour
« le quart d'heure, et nonobstant toutes ces
« menaces, le libraire, homme courageux et
« déterminé résolut de tenir tête à ces fana-
« tiques, et même il fit afficher mes avis sur
« le portail de la cathédrale.—Cet avis non
« attira quatre acheteurs : deux moines défro-
« qués et deux prêtres ; bref, à mon départ de
« Léon, une quinzaine d'exemplaires avaient
« été vendus dans la ville. C'est peu, je l'a-
« voue ; mais la Parole de vie était semée dé-
« sormais dans ce champ de ténèbres ; il ne
« fallait plus qu'attendre le jour où viendra la
« récolte du bon grain. »

« C'était peu de chose, nous en conviendrons
avec M. George Borrow lui-même, mais en-
« core était-ce beaucoup, si l'on compare ce
succès de quinze exemplaires vendus, au ré-
« sultat d'une prédication de notre missionnaire,
faite aux habitans d'Astorga, les descendants
des Goths ; c'est la vraie scène de Don Qui-
« chotto prêchant la chevalerie errante aux filles
d'auberge et aux muletiers :

« Plus d'une fois, j'ai voulu démontrer aux
« Maragitas les vérités éternelles des Saintes-
« Écritures, mais ils ont des oreilles pour ne
« point entendre, des yeux pour ne point
« voir. Un jour entre autres je tenais à
« la main un de mes évangiles et j'expliquais à
« un muletier l'excellence de ce livre divin.
« Mon homme m'écoutait d'un certain air at-
« tentif, tout en s'administrant de temps à autre,
« une bonne rasade de certain petit vin blanc
« que produit le pays. Quand j'eus bien ex-
« pliqué mon livre : — « Jo pars demain pour
« Lugo, me dit cet homme ; si vous désirez y
« faire porter votre bagage, je m'en chargerai
« volontiers pour un tel prix (c'était un prix
« exorbitant). Quant aux choses dont vous ve-
« nez de m'entretenir, je n'y comprends rien
« et je n'en crois pas un mot ; cependant je
« suis disposé à acheter trois ou quatre de vos
« livres ; non pas que j'en veuille faire un
« grand usage, mais je pense qu'il me sera fa-
« cile de les revendre et de gagner quelque
« chose. »

Ne riez pas ; d'abord parce que ces rumeurs
de religion, ces *semeurs* de paraboles et d'inju-
« res nous défendent même de sourire, et d'ail-
« leurs parce que ceci est une des meilleures con-
« versions dont puisse se vanter George Borrow.
Mais quoi ! il n'est pas homme à se rebuter
pour si peu ; il sait l'histoire de *Chrétien le Bon*
Pèlerin, qui refuse de tomber dans les embû-
« ches du *giant Désespoir*, et d'ailleurs, à l'ex-
« emple de l'apôtre, il croyait pouvoir ce qu'il
« sentait bien qu'il désirait, *quidlibet et posse quod*
se velle sentiebat.

Mais finissons-en, pour aujourd'hui, de tou-
tes ces histoires du biblique George Barrow.
Ce sera pour notre prochaine rencontre, amis
lecteurs.

JULÉS JANIN.

HISTOIRE

du Consulat et de l'Empire.

Je tiens à justifier ce que je viens de dire par
quelques citations, afin de bien mettre en relief
cette intention de l'ouvrage de M. Thiers. Au
commencement du Consulat, le général Bonaparte
avait offert la paix à l'Angleterre. Pitt la refusa
dédaigneusement ; Bonaparte ne s'irrita pas de
ces dédains et fit encore une tentative, sans s'a-
« baisser, mais pour montrer sa bonne volonté :
« Heureux, dit M. Thiers, si dans tous les temps
il avait joint à sa puissance cette modération de
conduite si habilement calculée. » Ailleurs, par-
« lant de l'Espagne et de l'ascendant que Bonaparte
exerçait sur la famille royale de ce pays, il loue
les bons et sages conseils qu'il leur donnait, et il
regrette qu'il ne se soit pas toujours borné à les
conseiller aussi sagement. Citant-je enfin cette
explication ingénieuse et morale que l'auteur donne

du bonheur constant qui semblait suivre partout
le premier consul ? « On dirait, à voir les choses
d'ici-bas, que la fortune aime la jeunesse, car elle
seconde merveilleusement les premières années
des grands hommes. N'allons pas toutefois, com-
me les poètes anciens, la faire aveugle et capri-
cieuse. Si elle favorise si souvent la jeunesse des
grands hommes, à la façon d'Annibal, de César et
de Napoléon, c'est qu'ils n'ont pas encore abusé
de ses faveurs. Le général Bonaparte était heu-
« reux alors, parce qu'il avait mérité de l'être, parce
qu'il avait raison contre tout le monde, au dedans
contre les partis, au dehors contre les puissances
de l'Europe ; au dedans, il ne voulait que l'ordre
et la justice ; au dehors que la paix, mais une
paix avantagée et glorieuse, comme a droit de
la vouloir celui qui n'a pas été l'agresseur et qui
a su être victorieux. Aussi le monde revenait-il
avec un empressement singulier à la France repré-
« sentée par un grand homme, si juste et si fort.
Et si ce grand homme avait rencontré des circon-
« stances heureuses, il n'y en avait pas une qu'il
n'eût fait naître ou dont il n'eût habilement
profité. Il y a quelques jours, un de ses lieutenans
(Desaix), prévenant ses ordres, accourait au bruit
du canon pour lui rendre la victoire à Marengo ;
mais que n'avait-il pas fait pour préparer cette
victoire ! Aujourd'hui un prince (Paul Ier), at-
« teint de folie sur l'un des premiers trônes de l'uni-
« vers, venait offrir une proie facile à son habileté
diplomatique ; mais avec quelle condescendance
adroite il avait su flatter cette folie ! L'Angle-
« terre, par sa conduite sur les mers, allait bientôt
ramener vers la France toutes les puissances ma-
« ritimes ; mais on va voir que d'abord il avait mis à
les ménager, et à laisser à l'Angleterre le rôle de la
violence. La fortune, cette maîtresse capricieuse
des grands hommes, n'est donc point aussi capri-
cieuse qu'on se plaît à la faire. Tout n'est point
caprice quand elle les favorise, au lieu que quand elle
les quitte, et dans ses prétendus infidélités, les
torts le plus souvent ne sont pas de son côté.
Mais parlons un langage plus vrai, plus digne de
ce grave sujet : la fortune, ce bon pain donné à
la puissance qui régît toutes choses ici-bas, c'est la
Providence favorisant le génie qui marche dans
les voies du bien, c'est-à-dire dans les voies tra-
cées par la sagesse infinie. » (Page 98, 2^e vo-
lume.)

Ainsi le bonheur dépend de la sagesse ; ainsi
Dieu dirige et soutient les grands hommes en leur
inspirant de bonnes pensées et de nobles résolu-
« tions. Où sont donc ici ces doctrines de fatalisme
que quelques juges, fort impartiaux du reste,
avaient cru trouver dans le premier ouvrage de
M. Thiers ? Disons-le, on avait peut-être pris
dans l'*Histoire de la Révolution* ce qui était un
argument de polémique pour un système de phi-
« losophie ou de politique ; et comme en face de la
Restauration l'auteur ne voulait pas que la Révo-
« lution eût jamais tort, on avait cru que l'auteur
glorifiait ce qu'il ne blâmait pas, et qu'il donnait
trop aisément raison à la force contre la justice.
Ici du moins rien de pareil ; partout Napoléon
est jugé, partout sa sagesse et sa modération sont
hautement proclamées, sans que l'auteur se laisse
éblouir par la fortune et par le génie illuminés de
son héros.

Pendant trop longtemps la littérature a fait de
Napoléon je ne sais quel Titan dédaigneux qui
n'avait plus rien de l'homme. M. Thiers nous
rend le vrai Napoléon, simple quoique grand,
réussissant par les qualités qui font la gloire de
l'humanité, la pénétration du génie et la grandeur
de l'âme ; et, quand il vient à faillir, ses fautes sont
aussi des fautes humaines, c'est-à-dire l'orgueil et
l'emportement du souverain pouvoir. J'aime même
que parmi les qualités de son héros, l'auteur s'ar-
« rête avec une prédilection particulière sur les qua-
« lités les plus pratiques, son attention infinie, son
soin des moindres détails, la précision de ses or-
« dres, son activité infatigable, toutes choses qui font
réussir les affaires et qui en expliquent le succès
bien mieux encore que les mots vagues et pou-
« voux de fortune et de bonheur. Dans la conduite
des hommes, M. Thiers montre aussi comment ce
sont les bonnes qualités de Napoléon qui lui ont
réussi ; comment il était de ce parti modéré qui,
formé en quelque sorte du triage des partis révo-
« lutionnaires, a fini par s'emparer du pouvoir, et a
fondé la société nouvelle. Il y a sur l'habileté de
Bonaparte à prendre dans chaque parti la portion
modérée, en rejetant la portion violente et inad-
« pliquable, il y a des pages qui témoignent que M.

Thiers a compris et expliqué, avec une prédilec-
« tion toute particulière, cette tactique bienveillante
du gouvernement consulaire.

Nous venons de voir comment, dans son *His-
« toire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers n'ou-
« blic jamais de rappeler la loi morale, d'en inspirer
le goût, et cela sans prêcher à tout propos son lec-
« teur, mais par quelques réflexions courtes et signi-
« ficatives sur les causes des succès du premier
« consul, réflexions qui sont en même temps des
« pressentimens de la catastrophe de l'empereur. Il
« est une autre qualité de l'historien moraliste, qui
« ne manque pas non plus à M. Thiers, c'est l'ob-
« servation et la peinture des divers caractères : ses
« portraits sont d'une vérité frappante, non pas que
« l'auteur fasse des portraits à la manière des histo-
« riens ordinaires, c'est-à-dire à coups d'antithèses
« et d'épigrammes, et plus brillans que ressemblans.
« Il ne vise pas au contraste des couleurs ou à l'é-
« clat des nuances ; ses portraits, si je puis m'ex-
« primer ainsi, sont plutôt dans le genre des
« bas-reliefs que dans le genre des tableaux. Le
« trait y est pur, expressif, fidèle surtout. Il
« a un art admirable pour faire comprendre un
« caractère à l'aide d'un mot du personnage.
« Les anecdotes ne sont pas cherchées ; mais elles
« arrivent à point pour peindre l'homme. Voyez,
« par exemple, ce mot judicieux de Cambacérès,
« qui, dans l'*Histoire du Consulat*, a le rôle de
« l'homme sage par excellence. Lorsque les trois
« consuls quittèrent le Luxembourg pour aller loger
« aux Tuileries, Bonaparte s'établit sans façon au
« centre du palais. Le consul Lebrun logea dans
« le pavillon de Flori ; Cambacérès seul refusa de
« s'établir aux Tuileries, et comme son collègue
« Lebrun s'étonnait de ce refus : « C'est une faute,
« répondit Cambacérès, d'aller nous loger aux
« Tuileries ; cela ne nous convient point à nous, et
« pour moi, je n'en ai pas. Le général Bonaparte
« voudra bien sûr et loger seul, il faudra alors en sor-
« tir. Mieux vaut n'y pas entrer. » Ajoutons que
« quoique M. Thiers soit favorable à l'égard de
« Cambacérès, cependant, dans le portrait qu'il en
« fait il ne dissimule pas les ridicules de cet hom-
« me habile et judicieux, car rien de ce qui touche
« à la vérité, même du côté où la vérité est gro-
« tesque, n'est caché par M. Thiers, et il juge l'en-
« tourage de Bonaparte avec sincérité, comme il
« juge Bonaparte lui-même avec fermeté.

Mais cette sincérité et cette fermeté ne touchent
« jamais, même de loin, à la malveillance, et c'est
« là le caractère que je veux remarquer, en finissant,
« dans l'histoire de M. Thiers. Son histoire est à
« la fois véridique et bienveillante. Cette bien-
« veillance tient à l'auteur, mais elle tient aussi, j'en
« suis convaincu, au caractère même de l'histoire
« qu'il raconte. Dans cette histoire, en effet, tout
« est beau et heureux, surtout dans les commencemens ;
« les partis s'apaisent, les hommes violens
« s'effacent, les hommes modérés et généreux pren-
« nent le pouvoir, Bonaparte à leur tête, plus modé-
« ré et plus généreux qu'aucun d'eux. La France
« se ranime et refléurit. Chaque jour une institu-
« tion se relève ou se fonde, l'ordre social renaît,
« la victoire est partout, la paix est espérée ; tout
« console et enchante les âmes. Le moyen avec des
« événemens de ce genre d'être un historien morose
« et médisant ; Comment ne pas tout peindre en
« beau, hommes et choses ? comment même n'être
« pas quelque peu indulgent pour les torts de quel-
« ques hommes, pour l'imperfection de quelques
« mesures ? Ce sentiment de joie et par conséquent
« aussi de bienveillance anime l'histoire de M.
« Thiers. Le ton d'un historien dépend beaucoup
« du siècle qu'il raconte. Je ne concevais pas que
« Tacite n'eût pas l'humeur misanthropique ; il n'en
« conte Tibère, Caligula et Néron. Je ne conce-
« vrais pas non plus que Voltaire fût mélancolique
« et amer quand il raconte Louis XIV de 1660 à
« 1690, ou que M. Thiers fût malveillant et sati-
« rique quand il fait l'histoire du Consulat.

J'ai voulu seulement, dans cet article, exprimer
« l'idée générale que j'avais du bel ouvrage de
« M. Thiers. J'examinerai dans un second article
« quelques points particuliers de cette histoire et
« les leçons de politique et d'administration qu'on
« peut en tirer. SAINT-MARC GIRARDIN.